

gner qu'un mode de production et de consommation de type socialiste pouvait s'organiser à la suite d'une exploitation capitaliste dont le premier effet est de créer un inévitable conflit de classes. Le problème paraissait cependant soluble dans le cadre national, c'est-à-dire en ne tenant compte que d'une résistance ouvrière facile à briser, par le moyen de l'appareil d'Etat et de tous les mirages de la collaboration de classe, c'est-à-dire en créant une démocratie qui ne soit ni sur le type politique bourgeois, ni ouvrière, mais industrielle. Il s'agissait de faire disparaître la « question sociale », hantise de la vieille Europe, mais dont un impérialisme aussi jeune et aussi puissant que l'impérialisme américain peut bien se passer!

C'est qu'en effet, les capitaines d'industrie du type Ford savent pertinemment sur quelle réalité se fonde leur libéralisme : sur l'exploitation capitaliste des colonies et des pays asservis à leur finance. Cette emprise que l'Angleterre perd sur ses colonies, ses dominions, ses pays d'influence, les Etats-Unis la gagnent.

Le capitalisme américain entre dans la période d'exportation des capitaux, après avoir été à l'extrême de la concentration des moyens de production.

**

Chacun de ces problèmes mérite, une étude approfondie. Nous essayerons de donner un exposé exact des principaux aspects revêtus par l'impérialisme américain en lutte pour sa suprématie, et principalement de ses deux tendances les plus générales :

Sur le plan national, la politique de collaboration des classes, les méthodes « fordistes » d'exploitation des ouvriers, et sur le plan mondial, la politique de colonisation cachée ou d'agression brutale.

I

Les contradictions du Fordisme

La « Chicago Tribune » a récemment synthétisé d'une façon remarquable ce qui constitue l'essentiel de l'apport du fordisme dans la « question sociale » : « Chez nous il n'y a plus d'esclaves, ils ont été remplacés par des machines ». En effet : 1° Les machines sont maintenant de véritables producteurs de valeurs ;

2° Les ouvriers sont devenus les esclaves des machines, car ces machines appartiennent aux patrons, et constituent des instruments d'exploitation beaucoup plus raffinés que le fouet.

Il ne faut pas être dupe des apparences somptueuses de « l'américanisme ». Dans l'expansionnisme américain il faut reconnaître cette fièvre dont les ouvriers Yankees et les peuples étrangers seront les victimes; dans le développement du machinisme,

à l'intérieur de l'économie capitaliste, dans le principe de l'initiative individuelle il ne faut voir qu'un libéralisme de ploutocrates gavés ; il faut comprendre que ces aspects divers se réduisent à une réalité unique : C'est une forme de la production, c'est un état particulier de l'économie ; s'il faut un nom pour symboliser l'évolution industrielle en question et toute l'évolution économique-sociale qui en résulte, c'est le nom de Ford (1).

PROGRAMME DU FORDISME

Base sociale : la hiérarchie sociale américaine est ainsi bâtie :

- 1° Les capitaines d'industrie ou de finance ;
- 2° Les ingénieurs, commerçants, courtiers, fonctionnaires, entrepreneurs et agriculteurs de condition moyenne ;
- 3° Les travailleurs qualifiés ;
- 4° Les déchets, les émigrants non assimilés, les races inférieures, etc.

Ford a considéré que le plus sûr et le plus commode est de s'adresser à la troisième catégorie. C'est la plus nombreuse de beaucoup, elle n'est pas difficile à contenter et utilise intégralement ses salaires en achats.

a) Etudiant les desideratas de cette clientèle, Ford a trouvé qu'une éducation relativement aisée permettrait de les uniformiser, et de les réduire à deux.

1° L'acheteur populaire cherche d'abord le bon marché. On l'obtiendra par la standardisation et la taylorisation.

2° Il se contente ensuite d'une vague apparence de luxe, jointe à la rusticité et à la commodité d'emploi. Une étude sérieuse de ses deux points de vue permet l'établissement d'un type standard apte à des services fort divers.

b) La deuxième grande idée de Ford est que pour permettre à la catégorie sociale qu'il envisage de devenir son client, il est avantageux d'élever le taux des salaires. La capacité d'absorption du travailleur américain est proportionnelle à son *standard of life*. Peut-on, doit-on élever celui-ci ?

1° On peut élever le salaire de l'ouvrier, à condition que celui-ci se soumette à une étroite taylorisation. La main-d'œuvre, directement utilisée, n'est

(1) Bien souvent même, le travail *taylorisé* représente tout simplement une économie sur l'emploi d'une force motrice inanimée. Au fond, le « système » applique tout bonnement la notion technique suivante : « L'homme bien entraîné est un moteur dont le rendement technique atteint 30 % (machine à vapeur 8 %). Si l'on peut faire rendre à l'homme en travail productif tout ce qu'il consomme sous forme d'aliments, il devient plus économique que la machine ». Son utilisation doit donc être combinée, pour obtenir par addition la somme du meilleur rendement, avec l'utilisation de la machine.

plus alors qu'une part très faible du prix d'un produit ; la part des matières premières, de la publicité et des bénéfices patronaux s'accroît dans une progression inverse. La marge est telle que l'on peut impunément doubler ou tripler les salaires, faire prime sur le marché du travail, et s'assurer par suite une soumission absolue.

2° Le haut-salaire ainsi distribué revient, en partie, au patron. Les classes laborieuses industrielles épargnent peu. La totalité des salaires va enrichir le commerçant, le fermier et les nombreux intermédiaires, tous acheteurs de Ford. D'autre part, l'ouvrier sera aussi un acheteur direct, dès que son salaire le lui permettra. Telle est l'emprise que la vie au jour le jour exerce sur lui, que le travailleur américain le mieux payé achète presque toujours à crédit, en fondant un foyer, un grand nombre d'objets d'agrément ou de demi-luxe, quitte à restreindre non seulement le nombre d'enfants du ménage, mais même la nourriture familiale, etc.

3° Volontiers gâcheur et gaspilleur dans ses jours d'abondance, le travailleur, ayant à faire à un objet de qualité médiocre, l'abimera rapidement, et le remplacera. On n'a pas, de ce fait, à craindre une saturation absolue du marché, même si le rapport des salaires aux prix reste stationnaire.

c) L'idéal de Taylor et de Ford est de faire de l'ouvrier une mécanique à grand rendement, aussi parfaitement adapté et soumis à l'usine que l'abeille l'est à la ruche (avec cette ressemblance encore que le patron est l'apiculteur ingénieux qui aménage les cadres, loge les enfants, et recueille tout le miel qui lui convient). Pour l'instant, ce degré de perfection n'est pas encore atteint, même en Amérique. Il ne peut l'être que si l'on gagne l'esprit de l'employé en l'intéressant au succès de l'entreprise, en lui demandant sa collaboration sur certains points, en lui promettant de l'avancement, en l'amenant à considérer le Dieu-Patron, fût-il l'homme le plus riche du monde, comme un bienfaiteur désintéressé de l'humanité travailleuse. C'est ce que Ford et ses confrères cherchent à réaliser :

1° En organisant la collaboration technique des ouvriers (collaboration d'ailleurs plus ou moins fictive), leur éducation professionnelle hors des limites de leur spécialité (?), en persuadant à leur ambition qu'ils ont « le bâton de maréchal dans la giberne », on amène les ouvriers à adopter le point de vue patronal, à chercher l'intérêt du patron au lieu de contrôler pour leur propre défense les méthodes de fabrication, en somme à renier leurs intérêts et leur esprit de classe.

2° En ce qui concerne les systèmes de primes à la production ou à la reproduction, avantages divers, terrains de sport, bibliothèques, logements à bon marché, sursalaires, parts de bénéfices, retraites et autres médailles des bons serviteurs, on sait que sur le marché du travail, deux choses seulement comptent : ce que le patron offre, ce qu'il demande. Que si, dans l'un des plateaux de la balance on met un certain poids total (en gros ou en détail), on peut être sûr que l'autre n'est pas moins pesant.

ment chargé. Il faut savoir que ces avantages consentis « dans un but humanitaire », par le patron philanthrope, et spécialement les logements à bon marché, s'achètent par une passivité et une soumission absolue. Sinon, à la rue ! Au lieu de donner, le patron prête pour pouvoir retirer.

**

Certes le Nouveau Régime Industriel semble plein d'amour pour la Paix, il aime la prospérité générale qui permet la vente facile; les cartels internationaux, la suppression des barrières douanières, la spécialisation économique des nations, tout cela lui tient fort à cœur. Mais c'est un impérialisme économique, ayant besoin pour vivre de dévorer sans cesse de nouvelles clientèles. Si elles se refusent, il faut les conquérir par le canon.

**

D'ailleurs, puisqu'il est entendu, une fois pour toutes, que la production ne doit pas se régler sur la consommation, mais bien la consommation sur la production, le problème des débouchés pour la surproduction effrayante de la civilisation industrielle possède deux solutions :

1° L'augmentation du nombre des consommateurs par la multiplication intense et la prospérité de l'espèce, au prix d'un épuisement ultra-rapide des richesses naturelles ;

2° La destruction périodique d'une énorme quantité d'objets fabriqués, c'est-à-dire la guerre, avec, toutefois, les ruines et le dépeuplement qu'elle comporte. Le marché du chewing-gum se sature. La terre n'est jamais saturée d'obus. Au besoin, les anciens champs de bataille deviennent les mines de l'avenir (2).

L'EXPLOITATION OUVRIERE

Il convient maintenant de montrer comment Ford et ses confrères conçoivent le travail industriel.

Rien n'est plus évocateur de la mentalité patronale américaine dont Taylor est un des dignes représentants, que ce passage que nous cueillons dans l'ouvrage de M. Emile Pouget, sur « l'Organisation du Surmenage ».

La manutention des gueuses de fonte, remarque M. E. Pouget, est le premier exemple choisi par Taylor. « C'est le type, explique-t-il (Taylor), d'une des formes de travail les plus rudimentaires et les plus simples que l'on puisse demander à un homme... Elle est si simple, si élémentaire, qu'il serait peut-être possible de dresser un gorille intelli-

(2) Rappelons-nous que le succès définitif de Ford est étroitement lié à la guerre et aux débouchés illimités qu'elle offrait aux industries américaines, depuis celle des automobiles jusqu'à celle des pèses-bébés, restée si justement fameuse dans l'histoire politico-économique des années sanglantes.